

ZOROASTRE,

HISTOIRE

TRADUITE DU CHALDÉEN.

Néhégan, Guillaume Alexandre

ZOROASTRE,

HISTOIRE

TRADUITE DU CHALDÉEN.

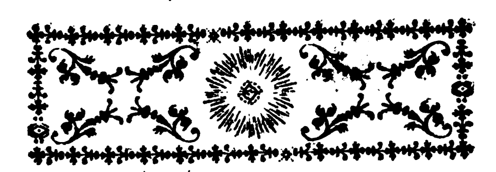
Nec vanos timuit strepitus Acherontis avari.



A BERLIN,

A l'Enseigne du Roi Philosophe.

M. DCC. LI.



EPITRE

A Mr T. A. D. M.

MONSIEUR,

C'Eſt un Homme qui ne vous connoît pas, qui peut-être ne vous connoîtra jamais, qui n'eſpere rien de vous, qui vous adreſſe cet hommage; à vous, ſon égal, à vous qui ne brillez d'aucun titre éminent

parmi les hommes. Il doit vous en être plus flatteur. C'est que ni l'intérêt ni la vanité ne déciderent jamais de ma vénération; mais mon estime pour les lumieres & les vertus. Irois-je préférer aux fruits de l'étude & du génie, des titres transmis par une aveugle naissance, ou donnés par une fortune plus aveugle encore? Me verroit-on encenser des hommes brillans d'une grandeur qui m'accable, ou tout au moins indifférente à mon bonheur, tandis que je refuserois mon respect à ces ames sublimes, qui ne s'élevent que pour m'éclairer, ou à ces génies aimables, qui dans des veilles heureuses, se consacrent à m'embélir. Vous vous êtes mon-

trés l'un & l'autre dans un Livre charmant consacré aux mœurs. Vous avez osés devoiler la vérité aux hommes. Vous avez fait plus: vous l'avez fait aimer. Vous avez frappé ces deux excès: l'impiété & la superstition. Si l'on peut vous reprocher quelques portraits, c'est que vous avez imaginé que l'éclat de la vertu seroit mieux relevé par les contrastes. Je fus charmé, en méditant votre ouvrage, de trouver l'histoire de mon cœur, les sentimens que j'avois toujours eus. Je fus encore plus charmé de les voir si embélis. Zoroastre me tomba alors entre les mains. On me força de le donner au Public. C'est la coutume de choisir quelque Grand

pour protecteur de ses essais. Je ne balançai pas un moment à préférer un Philosophe. A qui pouvois-je mieux dédier l'Histoire d'un Sage qu'à un Sage ?

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéissant
serviteur * * *.



PRÉFACE.

UN de mes Amis, qui a fait un long séjour dans l'Orient, m'apporta à son retour, parmi plusieurs papiers, un Manuscrit Chaldéen, qu'il me dit être fort révéré de la secte des Guébres. Comme je me suis appliqué aux Langues sçavantes, je vins enfin à bout de le déchifrer après bien des travaux. Je fus charmé d'y trouver la vie du plus fameux & du moins connu de tous les Philosophes.

Zoroastre a eu le sort de tous les grands hommes. De tous les tems

on a parlé de lui, & de tous les temson a disputé à son sujet. Tout ce qui a paru jusqu'ici de ce célébre Personnage, a été regardé comme incertain, & a semblé n'avoir d'autre avantage que de procurer aux sçavans le plaisir de contester avec fureur sur des choses indifférentes. Le tems où il a vêcu, son état, ses mœurs, sa doctrine, ont fourni un beau champs à leur débats. Les uns le font vivre du tems de Sémiramis. D'autres le confondent avec Abraham. Beaucoup se sont accordés à ne lui pas donner une origine plus reculée que le regne de Darius Hydaspe. On l'a fait Roi, Pasteur, Vainqueur, Ty-

ran, Prêtre, Captif. Mais où l'on a le plus varié, c'est sur sa doctrine. Une partie l'a regardé comme un Prophête. Une autre, (& qui ne lui fait pas moins d'honneur) comme un Sage, qui a éclairé ses Concytoyens.

L'Orient en général l'a révéré beaucoup. L'occident ne lui a pas été si favorable. Par tout les dogmes les plus bizarres ont pris naissance sous son nom.

C'est un malheur qui suit l'éclat. Les foibles s'attachent à un nom fameux, & il suffit d'avoir été respecté, pour qu'un cerveau malade vous prête tous ses égaremens. Les Perses, qui ado-

roient le Soleil, croyoient Zoroaſtre l'Auteur de ce culte. Les Indiens qui invoquent le Diable (car les chiméres mêmes ont des adorateurs) s'appuyent de ſon autorité. Les Manichéens l'ont regardés comme leur pere : & combien de ſectes dans les premiers tems ont prétendu avoir puiſés chez lui leurs délires? il n'a pas été plus heureux dans ce ſiécle. Il eſt vrai qu'il a trouvé un habile vangeur, mais il a eu de puiſſans ennemis. La Religion dominante s'eſt attaché à le noircir, & pour comble de malheur un homme du ſiécle paſſé, que ſes lumieres & la plus vaſte érudition ont fait l'idole de nos

jours, n'a pas panché en ſa faveur. Il ſemble quitter ſon ton ſceptrique pour ſe déclarer contre lui. Mais ce grand homme ne peut-il point s'être trompé? N'aura-t'il point pris les cris de ſes ennemis, ou la corruption de ſes ſectateurs pour ſa doctrine même? En effet où la trouve-t'on? Dans les Livres de ſes adverſaires. N'eſt-ce pas juger du mérite d'un homme par le factum d'un Avocat qui lui eſt oppoſé? Qui ne ſçait à quel point le culte le plus ſaint ſe permet d'alterer la vérité, pour noircir ce qui lui eſt contraire?

Pour moi, j'ai toujours été porté en faveur de Zoroaſtre.

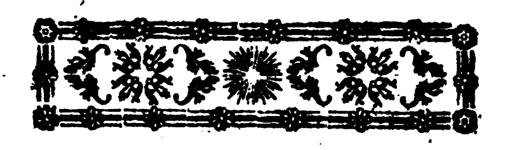
Outre les raisons solides qu'apporte l'Auteur de la Religion des anciens Perses, ce grand respect de tout l'Orient, c'est-à-dire de tous ceux qui ont été en état de le juger, & quelques fragmens dont la morale est admirable m'avoient prévenu pour lui. Je fus enchanté de trouver un monument qui le vangeat. Mon ami (homme croyable) me l'a assuré très authentique : il dit que c'est la vraie doctrine de ce Patriarche de toutes les Religions ; qu'il a été fait sur des Mémoires restés entre les mains des Guébres, & que toute cette secte en faisoit un cas infini.

Il est vrai qu'elle n'a pas été

mieux traitée que son Auteur. Mais mon ami soutient que tout ce qu'on raconte de leur idolâtrie est faux. Ils se fâchent même quand on ose leur en parler. Il les a interrogé souvent. Il n'a cru voir en eux d'autre crime que de rejetter des vérités sublimes, puisqu'elles sont revelées ; mais qu'ils ont le malheur de ne vouloir point admettre, parce que leur raison les desavoue. Du reste, ils ne croyent qu'un Dieu, l'adorent, l'aiment, & s'aiment entr'eux. La nature est toujours leur regle. Ils pensent que pour pratiquer les devoirs ils n'ont besoin que de ce cri du cœur qui nous avertit d'être justes & humains.

L'Auteur paroît avoir écrit long-tems après la naissance de Jesus - Christ. Cependant on ignore le siécle où il vivoit. On sçait encore moins son état. Les Guébres tiennent là - dessus un secret que rien ne peut leur faire violer. Il a fallu à mon ami user d'artifice pour leur enlever ce Livre, qu'ils regardent comme un trésor.

J'avois condamné cette foible traduction à une éternelle obscurité. Je craignois de misérables allusions que les petits esprits ne manquent jamais de faire. Mais mes Amis m'ont persuadé enfin que je ne devois pas immoler à ce scrupule l'utilité que de bons esprits en pourroient retirer.



ZOROASTRE OU L'HISTOIRE DES GUEBRES.

L'ORIGINE des Guebres eſt la même que celle du monde ; leurs loix ſont celles que la nature a données : celles qui ont rendu heureux les premiers âges de l'Univers. Les hommes ſortis des mains du Créateur ſuivoient ſans peine ces caracteres ineffa-

tables de justice que sa main bienfaisante a gravés dans nos cœurs. Leur raison leur présentoit un être dominateur de cet Univers. Tout ce qui les environnoit leur retraçoit les bienfaits qui découloient de son sein. Un culte simple, mais pur, annonçoit à toute la terre les tendres hommages qu'ils rendoient à sa gloire. Un second sentiment les portoit à aimer ces êtres semblables à eux. Un mouvement plus doux encore les enchaînoit à ces compagnes aimables que la Nature fait si souvent triompher, par les graces de la figure, de l'empire de la raison & de la force. La terre ouvroit son sein

fertile à leurs mains laborieuses ; & les tendres voluptés étoient le prix de leurs fatigues passées, jusqu'à ce qu'un sommeil paisible les préparât à de nouvelles. Ainsi ils passoient des jours commencés par l'expression de leur reconnoissance pour l'Auteur de leur bonheur, continués par des travaux fructueux, terminés par les innocens plaisirs. Jours heureux ! vous durâtes trop peu. Les transports farouches prirent la place des passions vertueuses. L'amour fut soupçonneux, l'amitié infidéle, la force injuste. L'envie de dominer infecta les cœurs. Les mains pures n'avoient point encore été souillées du

meurtre. Bientôt la terre but le sang de ses enfans. Les Conquérans parurent avec les parricides. La gloire, le prix de la vertu, fut le partage des crimes heureux. Le Prêtre avare vendit sa voix à l'injuste puissance, & pour comble de maux la basse superstition mit les mensonges sanguinaires à la place des vérités bienfaisantes. L'Univers gémissoit sous le triomphe de l'erreur. Les mœurs & le culte raisonnable se perdoient dans les absurdes préjugés ; quelques hommes éclairés appercevoient le nuage, mais leurs mains impuissantes faisoient de vains efforts pour écarter le bandeau, où leur voix timide

n'osoit indiquer les foibles lueurs qui se présentoient à eux. Un sage parut & osa montrer la vérité aux mortels. Zoroastre nâquit en Assyrie 2000 ans avant l'Ere des Nazaréens. Sa patrie étoit sous l'oppression des Tyrans enfans de Bélus. Sa naissance l'avoit attaché aux Autels de ce Conquérant. Son pere, Prêtre de ce Dieu bisarre, l'instruisit au mystere de son culte ; mais cet enfant en perça bientôt les chimeres. Sa raison foible encore lui présentoit dès-lors dans l'idée d'une Divinité maîtresse du monde, un pere bienfaisant, & ne pouvoit s'accommoder d'un Dieu qu'on ne lui peignoit que comme

le deſtructeur des mortels. Ainſi ſûr qu'il étoit dans le menſonge, il ignoroit quelles vérités il falloit y ſubſtituer. Un amour, un panchant invincible pour elle le portoit à la chercher. Il interrogeoit ſes Concitoyens, mais que trouvoit-il? Des voix, inſtrumens de l'ignorance, ou eſclaves de l'intérêt. Ces erreurs même lucratives lui aſſuroient les hommages des hommes. Mais aux yeux du ſage, qu'eſt-ce qu'une grandeur qui n'a pour appui que des chimeres? Qu'eſt-ce qu'une gloire que l'on n'achete que par de coupables illuſions? Auſſi Zoroaſtre dédaigna-t-il bientôt une pompe étrangere : Fuyons, diſoit-il,

mes aveugles compatriotes. Allons au bout de l'Univers chercher la vérité que j'adore. Vérité sainte, Vérité auguste, en quel lieu charmez-vous encore les mortels ? En quel climat faites-vous briller encore votre flambeau ?

Plein d'une ardeur qu'il peut à peine contenir, il s'arrache de son pays natal : il marche à travers les campagnes heureuses de la Mésopotamie : il passe dans les plaines de l'Idumée & parcourt les déserts de l'Arabie. L'Egypte étoit alors l'Oracle du monde. Ses habitans rendus industrieux par les débordemens d'un fleuve, la terreur ou l'espoir de ses moissons avoient trouvé

les arts. Les loix contenoient un peuple heureux dans la vertu, & les Princes soumis à leur rigueur étoient les premiers instrumens de la félicité de ces contrées fertiles. Mais ce qu'on admiroit le plus, c'étoit la science de leurs Prêtres : ils étoient, disoit-on, les dépositaires des secrets de la Nature, & la puissance motrice de ce monde, n'avoit point d'obscurités pour eux. L'impatient Zoroastre vola pour les interroger. Que trop souvent la crédulité d'un peuple est favorable aux ministres des Dieux ! ces hommes si vantés n'étoient que des hommes chargés de plus de préjugés, plus persuadés de sa-

bles, plus éloignés par conſéquent de la vérité, parce qu'elle eſt plus loin de la fauſſe érudition que de la ſimple ignorance. Le jeune Philoſophe démêla bientôt l'impoſture. Il s'arracha en ſoupirant de ces lieux. il marche vers ces climats qu'éclaire l'aſtre du jour lorſqu'il ſemble éteindre ſa lumiere féconde dans le ſein orageux des mers. La brûlante Afrique étoit moins ſauvage par les monſtres qu'enfantent ſes déſerts, que par le culte inſenſé de ſes peuples. La fertile Europe n'offroit qu'un théâtre plus brillant au menſonge, & la Gréce eſclave des foibles tyrans, adoroit les mains qui détruiſoient ſa li-

berté. Vaſte Tartarie, ſéjour de l'erreur, qu'offroient vos plaines ſtériles, & vos montagnes affreuſes? Une Divinité auſſi barbare que vous-même, à qui ſes adorateurs n'offroient en hommage que le brigandage & l'injuſtice.

Zoroaſtre déſeſperoit de connoître cette vérité qui ſembloit fuir devant lui: allons, diſoit-il, retournons dans ma patrie. Sans doute des voiles impénétrables la dérobent aux yeux des hommes; ceſſons nos vaines témérités, que la triſte incertitude ſoit déſormais mon partage. Il s'avance vers l'Aſſyrie plein de douleur, & pénétré de ſon déſeſpoir, il arrive dans cet état ſur les rives du Boſphore.

Non loin de ces lieux où triomphe aujourd'hui la reine des villes abaissées sous l'empire du croissant, il est une plaine fameuse qui s'étend le long des deux mers qu'elle sépare. L'on trouve en avançant une vallée charmante que la nature embellit de toutes ses graces. Une chaîne de montagnes qui s'éleve dans le lointain, semble se confondre avec les nues, & la garantit du souffle glacé des aquilons, puis une suite de collines s'abaissant par une pente douce jusqu'au rivage, offre par leur verd différent un spectacle enchanteur. Mille arbres courbés sous le poid de leur abon-

dance, présentent des fruits de toute espéce à la main du voyageur. L'oranger mêle son or à l'aimable rubis des raisins; l'ananas se releve par la paleur de l'olive; le foible figuier appuie ses branches fragiles sur les rameaux d'un pomier fertile; mille routes charmantes conduisent sous des berceaux que forment les lauriers, qu'embelissent les mirthes odoriférans; une source qui sort du pied de ces heureux côteaux, se précipite à travers une vaste prairie couverte d'un gazon naissant; puis se partageant en plusieurs canaux, elle va perdre ses flots dans la mer. Le Génie qui préside aux jardins orne ses bords de ses dons les

plus chers. Les fleurs embelliſſent ce riant ſéjour : la terre exhale ſes plus doux parfums ; les oiſeaux font retentir les bois de la douceur de leur ramage ; le tranquile Euxin préſente à l'Aurore ſes ondes paiſibles, & l'éclat du Soleil ſe perd aux yeux du Spectateur dans les flots agités du Boſphore.

Une douce ſurpriſe ſaiſit Zoroaſtre. Eh quoi ! dit-il, tendre nature; mere libérale dont les mains ont répandu tant d'agrémens ſur ces plaines heureuſes ; l'homme ſeroit-il donc le ſeul ouvrage informe de votre ſageſſe, ou une groſſiere ébauche de votre pouvoir ? Foible, confus, incapable de connoître, & le déſirant tou-

jours ; n'a-t-il donc qu'un cahos d'inutiles souhaits, victime destinée aux troubles du doute, ou à l'esclavage de l'erreur ? Ensuite refléchissant sur lui-même : non sans doute, disoit-il : non, il n'en est point ainsi. S'il est un Dieu dont la main sage ait formé l'Univers, il n'a négligé aucune partie de son ouvrage, & quelle partie auroit dédaigné son pouvoir ? La seule que j'apperçoive capable de refléchir sur l'assemblage de tant d'êtres : pourquoi m'auroit-il donné cette intelligence qui ne se présente point dans les autres ? Pourquoi m'auroit-il accordé cette raison que n'ont point les merveilles même que j'admire. Oui, s'il est un

Dieu, il a voulu que je le connusse, je le dois, je le puis. Mais peut-être un aveugle hasard a-t-il présidé à cet étonnant assemblage? Ma raison se révolte contre cette idée; ces lieux enchantés indiquent une intelligence; mon coeur me le dit: il m'annonce des devoirs, je veux les pratiquer; mais comment les pratiquer? A peine en sens-je l'existence, loin d'en dévoiler les objets. Malheureux! je chéris la vertu, je la cherche, un desir violent me montre la possibilité de l'acquérir... Mais cette vertu est-elle cachée dans quelque coin de l'Univers? Un pays la possède-t-il au préjudice d'un autre? Eh quoi!

ces loix prescrites par le Créateur peuvent-elles être astreintes à des climats particuliers ? Peut-il même être difficile de les connoître ? Ah ! ou ces loix sont fausses, ou, si elles sont la régle de mes mœurs émanée de l'Auteur suprême, s'il veut, comme mon cœur me le dit, me juger sur elles ; je dois les connoître, je dois les porter par-tout. Il s'arrête, & après une courte reflexion ; ces loix, où sont-elles ? mon cœur a des mouvemens secrets : des instincts flateurs, des remords dévorans l'agittent sans cesse ; c'est-là sans doute, où je dois chercher la vérité ; c'est-là où je dois l'interroger ; c'est-là où je dois la dévoiler

voiler à travers les nuages, dont la main de mes peres a fascinés mes sens ; ce n'est point dans des climats éloignés que je dois entendre ses sons vénérables.

Aussi-tôt il prend la résolution de n'avoir que ses propres reflexions pour guide ; il veut se séparer du reste des mortels, jusqu'à ce que ses idées pures le mettent en état de les éclairer. le lieu où il étoit offroit assez à sa frugalité ; il voit dans un espéce de désert éloigné une grotte profonde, il y marche, la sagesse y descend avec lui. Là, dans un paisible silence, il rappelle les objets qui l'ont arrêté. Tout lui retrace l'idée d'un Dieu.

Sa raison le reconnoit par-tout ; il sent qu'il doit être intelligent ; il comprend que cette propriété, la premiere de toutes, doit appartenir à ce souverain qui lui en a donné cette portion qui fait son excellence. L'économie de cet Univers lui fait naître l'idée de sa sagesse ; la grandeur de ce monde, ses loix constantes, ses ressorts inconnus & si divers lui montrent sa puissance ; le bonheur dont il jouit dans ces pensées délicieuses le pénétre de sa bonté. Je vous adore, Dieu Tout puissant, dit-il, recevez ici le premier hommage que vous offre ma raison éclairée. Etre invisible, Etre éternel, (car quel

autre eut pû vous donner naissance ? Suprême intelligence, ne dédaignez pas cette voix qui célébre votre grandeur, recevez sur votre thrône ces vives expressions de ma gratitude. Cette premiere vérité le conduit à une seconde. Il se voit né pour la société : l'intérêt, les plaisirs, un mouvement aveugle qu'il sent qu'il ne peut captiver, tout l'attache aux autres hommes. Enfans du même pere, ils lui paroissoient tous ses freres : ils doivent se rendre heureux. Il déteste ces vices destructeurs de la société : la noire injustice, la basse calomnie, le vain orgueil, la folle présomption de soi-même,

il comprend qu'il doit soulager les malheureux : ses mains lui paroissent faites pour essuyer les larmes de l'infortune, il ne met point d'autres bornes à son tendre amour pour les autres que les desirs de son propre bonheur. Que la vengeance lui sembla basse, & que le mépris des injures lui parût grand ! Laissons, disoit-il, au divin Oromase le soin de punir les coupables ; répandons les bienfaits, & laissons lui lancer les foudres. Ensuite il reflechissoit sur les mouvemens tumultueux qu'excite en nous le desir de rendre aux autres le premier & le plus cher présent de la nature. Seroient-

ils donc des crimes ? Eh quoi ! l'unique moyen d'entretenir l'Univers seroit un forfait ! Ce moyen de se reproduire seroit donné par un Etre tout pur, & on le croiroit souillé : lui-même nous inspireroit ces doux sentimens, (car tous les hommes les ont, & cet universalité est le cri de la nature) Et cependant ces sentimens aimables seroient illicites ! Que dis-je, pourroient-ils n'être pas vertueux ? Douce tendresse, amour charmant, toi qui fais renaître sans cesse ce monde merveilleux ; c'est toi qu'un préjugé barbare osera proscrire ! J'ai reçu le jour, ce don inestimable ! un autre peut le recevoir

de moi, la nature m'en presse, & l'on peut me faire un crime d'écouter sa voix : ah! c'en seroit un de s'y refuser ; ce seroit flétrir l'Auteur des plus doux sentimens qui me les donne pour me rendre heureux. Ils sont le plus tendre présent de sa bonté ; c'est un écoulement de cette félicité qui fait son partage ; c'est le plus beau sacrifice que je puisse faire à sa gloire.

Ainsi le Sage vengeoit la nature des bisares préjugés qui la combattoient ; mais portant ses vûes plus loin, un terme fatal, ajoûtoit-il, est préparé par tes mains à notre vie : quand j'aurai touché les bornes de mes jours : Dieu! quel sera mon par-

tage ? Un néant affreux doit-il m'ensevelir ? Ou ce qui pense en moi sera-t-il immortel comme toi-même ? Oui, & cette espérance me charme, je vois au delà du tombeau un Juge équitable, prêt à m'offrir le prix de mes vertus, ou la peine de mes crimes. En effet, le vice triomphe souvent, & combien la vertu ne gémit-elle point sous ses fureurs ! Tout est ici confondu ; Pourroit-il se faire qu'un Dieu juste ne la vengeât point de ce funeste désordre ? Ainsi il se formoit un systême tiré de lui-même, ainsi il embrassoit ces sublimes objets : le culte d'un Dieu, l'amour pour les hommes, & l'es-

poir de l'avenir. Le jour renaiſſant rendit trente fois aux mortels leurs inquiétudes & leurs travaux ; tandis qu'il s'occupa à méditer dans cet antre ; il fortifia ſon cœur à la vertu, il accoutuma ſon eſprit à l'aimer & à la cherir, il ne ſortit que réſolu de ſe conformer à ces loix qu'il s'étoit preſcrites.

Depuis ce tems il devint paiſible ; ſon cœur goûta une ſatisfaction qu'il n'avoit jamais connue. Un ſeul point manquoit à ſon bonheur. Il aimoit les hommes, & il les voyoit eſclaves des plus groſſieres erreurs. La vérité lui étoit chere, & il la trouvoit par tout étrangère. En vain

la montroit-il à la terre, par tout on détournoit la vûe. Le plus ſage des mortels étoit regardé comme le plus vil frénétique. L'opulente Tyr, la faſtueuſe Sydon, l'orgueilleuſe Egypte, ne s'accommoderent point de ces loix. L'Empire de Ninus fut le premier à les proſcrire. Errant, perſécuté, chaſſé de ſa Patrie, Zoroaſtre paſſe en Bactriane. Il cherchoit un aſile contre ſes cruels perſécuteurs. Il arrive au milieu d'un Peuple groſſier & barbare. Il approche de la Capitale. Le Soleil éclairoit les murs de cette Ville informe. Il en étoit encore aſſez loin. Il entend le bruit des trompettes. Il

précipite ses pas. Il approche. Un peuple immense environnoit un bucher. Un Roi y paroissoit avec toute sa Cour. Un Sacrificateur entouré de Prêtres, sembloit attendre avec impatience une victime. Elle ne tarda point à venir. C'étoit une Vierge que la superstition sacrifioit à Bramane Dieu tutelaire de ces affreux climats. Le Soleil n'avoit pas quinze fois meûri les moissons depuis qu'elle avoit ouvert les yeux à la lumiere. Une beauté surprenante attiroit sur elle tous les regards. Hélas! ses graces avoient été la cause de son malheur. Ses cheveux flottoient sur ses épaules. Une écharpe qui se lioit sous l'é-

paule gauche, laissoit voir les charmes innocens dont l'avoit embelli la nature. Sa démarche étoit noble, ses yeux baissés vers la terre: quelques larmes arrosoient ses belles joues: ses bras étoient enchaînés par des liens de fleurs: une tendre mere faisoit retentir les airs de ses cris. Que la beauté est intéressante, quand elle est dans les malheurs! un peuple entier fondoit en pleurs; mais victime du noir Bramane, on auroit cru faire un crime de la soustraire au couteau sacré. le cœur de Zoroaste ne put tenir à ce spectacle. Sa tendre humanité fait éclipser tout intérêt, & poussé peut-être par

un mouvement plus vif encore, il court à l'Autel, & avec une voix mêlée d'indignation & de grandeur : Barbares, leur cria-t'il, arrêtez : que faites-vous ? Quel ſacrifice veut offrir votre étrange aveuglement ? Si le noir Bramane eſt le plus méchant de tous les êtres, qu'eſt-il beſoin de l'honorer par vos ſacrifices ? Qu'eſperer de la reconnoiſſance d'un monſtre farouche ? Si c'eſt l'Auteur de votre exiſtence à qui vous rendez ces hommages, quelle folie de l'honorer par le plus noir des crimes ! il vous donne la vie, il offre ſans ceſſe les plaiſirs à vos mains, il veut vous rendre heureux ? & vous

penſez que le ſang des hommes eſt pour lui un haulocauſte agréable ! eh quelle victime choiſit-on pour ce ſacrifice affreux ? le chef-d'œuvre de la beauté même, où il s'eſt plû de faire eſſai des plus doux charmes de la terre. Le feu ſortoit des yeux de Zoroaſtre ; un port auguſte, ce charme ſi foible aux yeux de ceux qui penſent, ſi puiſſant auprès de la plûpart des hommes, ajoutoit à ſes paroles. Il parut aux yeux des Bactriens, un Dieu deſcendu Ciel pour les confondre. Que l'éloquence eſt puiſſante, quand elle plaide la cauſe de la beauté ! à ce charme ſéducteur s'unit la pitié naturelle : l'humanite renaît dans les cœurs :

le peuple s'émeut : on commence à détester cette barbare cérémonie. Un murmure s'éleve du milieu de l'assemblée : les Prêtres cependant invoquent à grands cris le peuple : ils ordonnent qu'on amene la victime ; mais il se forme de toutes parts un bruit confus, qui marque l'indignation. Le grand Sacrificateur ose le premier se saisir de la Vierge timide. Zoroastre court à lui, plein d'une ardeur où se mêloient mille mouvemens divers ; il l'arrache des bras du meurtrier ; les Prêtres en foule s'empressent de la lui ravir ; le Peuple se range du parti de Zoroastre ; il n'avoit qu'à laisser agir son courroux, c'étoit fait

de ces barbares Sacrificateurs ; mais il ne se sert de son autorité, que pour l'appaiser, & les Prêtres confus de lui devoir le jour, se jettent à ses genoux, rendant graces à sa clémence. La victime fut conduite en triomphe, & Zoroastre la remet aux bras d'un Pere qui baisant mille fois les mains de son Libérateur, n'exprime sa reconnoissance que par ses sanglots.

Cependant le Roi étoit retourné dans son Palais, agité de mille pensées. Les préjugés dont il avoit été nourri, l'avoient empêché de se joindre au peuple; mais un esprit droit, un cœur plein d'humanité l'avoient pénétré de respect pour l'étran-

ger. Il paſſa la nuit dans un trouble, dont il avoit peine à démêler la cauſe. Il haïſſoit l'erreur, il commençoit à croire qu'il la ſuivoit; mais que ne pouvoient pas encore ſur lui l'exemple, l'habitude, une antiquité reculée, la crédulité de ſes peres? Encore, ſi cet étranger lui montroit une lumiere pure! un vif deſir de l'entretenir l'agitoit avec violence.

L'aurore parut à ſon gré précipiter trop tard les ombres de la nuit. A peine l'aſtre du jour doroit-il la terre de ſes premiers rayons, que le Grand-Prêtre demande audience au Palais. Il entre ſuivi de ſes Miniſtres: Roi des Bactres, dit-il, le Dieu Bra-

mâne m'a apparu en songe. Ses yeux terribles présageoient les foudres dont il devoit me consumer. Tremble, m'a-t-il dit, ta nation va perir. L'injure qu'on m'a faite ne peut être rachetée par trop de sang. Je veux bien encore suspendre mon courroux; mais qu'on me livre incessamment ma victime & qu'on y ajoute l'infame étranger qui a osé souiller mes misteres. . . . . .

Le Prince étoit juste; l'artifice l'indigna. C'est une loi, dit-il, qui m'est sacrée, de ne condamner personne sans l'entendre. Qu'on amene ici l'objet de votre haine; je vais lui nommer de juges. S'il est coupable son

sang va couler ; mais si vous l'êtes, doit-il expier vos crimes ? Aussitôt il donne ordre d'emmener Zoroastre, il nomme les plus éclairés de sa cour. Leur probité fit craindre aux Prêtres ; mais ils étoient si connus pour justes qu'ils n'oserent les refuser.

Zoroastre paroît. Il s'avance vers le trône du Prince avec un air noble sans fierté, modeste sans bassesse. Etranger, lui dit le Roi, comment avez-vous été assez téméraire pour arrêter le sacrifice du grand Bramane ? Grand Roi, dit Zoroastre, arrivé d'hier dans ces climats, je connois peu & vos loix & vos Dieux ; mais s'ils exigent des crimes, que peuvent

ils être que des chimeres formées dans la noire imagination d'un furieux ? Eh qui pourroit honorer des monstres qui ne s'honorent que du sang des plus aimables créatures ? On dit que vous adorez sous le nom de Bramene le Créateur de l'Univers. Quelle affreuse idée vous formez-vous de cet Etre ? J'entens le vain bruit de mes adversaires ; mais qu'on compare les images qu'ils vous présentent, aux vérités aimables que j'adore. Ils vous le peignent sous les traits d'un tyran ; mais je vous y représente un Pere. Ils vous le montrent sans cesse armé de foudres, je vous le montre comme offrant sans cesse les

bienfaits à la vertu : ils se persuadent qu'il impose la loi de détruire vos semblables, & je crois qu'il vous ordonne de les rendre heureux. Ensuite développant ces sublimes principes, il leur peint un Dieu, pur, Eternel, Immense, qui aime les hommes, qui leur ordonne de s'aimer. Il leur fait voir dans les services qu'on rend aux autres, le moyen le plus sûr de lui plaire. Il expose ces grandes idées : transmettre à la postérité le jour qu'on a reçu de ses peres, travailler à la terre, cette mere commune qui nous porte & nous nourrit ; soulager sans faste l'infirmité malheureuse, & l'innocence infortunée. Le Roi

étoit charmé, les Prêtres frémiſſoient de rage, la Cour applaudiſſoit de toutes parts; les Juges levoient les mains & les yeux au ciel. Les ſuffrages furent unanimes. Zoroaſtre fut abſous & ſes cruels ennemis furent couverts d'opprobres.

Cependant le Roi étoit impatient d'entretenir le Philoſophe. Quelques jours après il l'appelle. Zoroaſtre n'avoit pas perdu ſon tems, il s'étoit inſtruit dans la religion Bactrienne. Un crime leger, une frivole déſobéiſſance commiſe il y avoit cent ſiécles par les Auteurs de notre origine, avoit irrité Bramane contre leurs malheureux deſcendans; il les

avoit condamnés tous à des flâmes éternelles ; une innocente postérité, des enfans même expioient par des peines affreuses, interminables un crime qu'ils ignoroient. Il avoit, à la vérité, jetté les yeux sur un petit nombre de favoris ; mais qu'est-ce que ce nombre en comparaison des tristes victimes de sa vengeance ? Il falloit pour mériter ces heureux priviléges passer en naissant par les eaux du fleuve Oxus. La vertu qui n'avoit point eu cette expiation, tomboit confondue avec les scélérats dans les noirs abymes du tartare ; tandis que le parricide trempé de ses eaux s'élevoit avec l'innocence au séjour

des heureux. L'amour des parens, la tendresse conjugale étoient opposés à la perfection. L'oisiveté étoit le comble du mérite. Aussi une foule étonnante d'hommes couloie dans une folle spéculation des jours destinés aux travaux. On les voyoit courir en foule, s'engager à un noir esclavage, jurer d'éteindre dans leurs cœurs tous les mouvemens de la nature; & ce qui étoit comble de la bizarrerie, c'est qu'ils y renonçoient dans un âge où ils les connoissoient à peine. Aussi violoient-ils sans cesse ces sermens imprudens, & l'affreux adultere prenoit souvent la place d'un innocent amour.

Le Roi des Bactres interrogea Zoroastre sur tous ces points. Mille soupçons l'avoient agité sans cesse ; le Philosophe lui en fit bientôt connoître tout-à-fait l'imposture. Il le défit de ses vains préjugés, & passant ensuite à la politique de son empire: Grand Roi, lui disoit-il, apprenez que la Religion & le bonheur des Peuples eurent toujours des liaisons nécessaires. Si vous présentez à vos Sujets un Dieu farouche, tiran des hommes, comment pourront-ils s'aimer entr'eux ? Quelle humanité pourrez-vous leur inspirer pour ceux qu'ils regarderont comme des victimes destinées à la haine de

leur Dieu ? De-là l'intolérance, cette furie destructrice des Etats ; cette haine de religion si atroce pour le Souverain qui gouverne, si funeste à l'état qu'il regit. Si à ces dogmes la superstition ajoûte une idée de paresse, ces hommes tyrans & voluptueux languiront dans une oisiveté consacrée par leur culte. Si pour comble de malheur les principales richesses se trouvoient entre les mains de ces vains spéculatifs, tout le suc de l'état resteroit dans ces membres & laisseroit le cœur dans un état de langueur qui ne pourroit à la longue que lui devenir funeste. Vous pouvez remedier à ces abus. En vain le tems

& l'habitude viennent-ils appuyer ces chimeres. La vérité peut avoir par vous une force plus puissante. Versez les graces, & quittez les foudres : rendez vos peuples heureux ; c'est le moyen de les conduire ou vous voudrez. Les Rois ont deux sortes de ressorts : la force toujours dangereuse & souvent criminelle ; la douceur toujours sûre ; c'est celui qu'il faut employer : il gagne l'amour, il est la colomne la plus assurée de votre trône. Que la vérité est forte quand elle a le bonheur d'en être appuyée ! Ensuite répandez les premieres étincelles. Souffrez d'abord tous les cultes : sur-tout ôtez toute violence dans la reli-

gion. La vraie n'a besoin que de n'être point opprimée. Usez d'un second moyen ; élevez des endroits publics où des Maîtres sages éclairent la Jeunesse. C'est préparer les esprits d'un nouvel âge. Protégez les fruits du génie. Plus vous donnerez de lumieres, plus vous verrez des vertus. Mais votre grand objet doit être d'animer l'industrie. Que l'utile labourage ait des honneurs. Que le commerce ait des récompenses solides. Que la félicité soit toujours le prix des talens laborieux. Ne sévissez pas contre les appuis de la superstition. La persécution montre qu'on les honore : le mépris est l'avant-coureur de leur

chûte. Contentez-vous d'abolir les cérémonies ſanglantes, & comblez peu à peu ces gouffres où vont ſe perdre les tendres eſpérances de l'avenir. Laiſſez mourir en murmurant les infortunés qui habitent ces ſombres cachots. Mais défendez que de nouveaux s'y précipitent. Surtout ſouvenez-vous que la richeſſe d'une terre conſiſte toute entiere dans le nombre de ſes cultivateurs. Favoriſez-le par les récompenſes attachées au nœud reſpectable de l'hymen, & par des opprobres dont vous couvrirez ceux qui en dédaignent les douceurs ou qui en redoutent le fardeau.

Ainsi parloit Zoroastre ; ainsi il donnoit des conseils à tous les Rois dans la personne du Roi des Bactres. Le Prince les suivoit avec ardeur ; le sage en pressoit ou moderoit l'exéeution au gré de la prudence. L'état changea bientôt de face. Les terres incultes étoient cultivées ; les villes rebâties ; les marais desseches se couvroient d'une riche moisson ; les forêts se changeoient en campagnes fécondes. Mille vaisseaux sortis des ports nouveaux, quittoient les bords de la mer Caspienne, & ramendient de l'Assirie, ou du fond de la Colchide, les commodités précieuses, échangées contre une inutile abondance.

Les mœurs s'épuroient, les loix étoient respectées, les peuples étoient vertueux, tous fortunés, paisibles bénissoient la main qui formoit leur bonheur. Zoroastre étoit dans la bouche des hommes comme un Dieu. Le Prince charmé de sa gloire, la partageoit; puisqu'il n'en étoit point jaloux. La superstition désespérée lui tendit mille piéges; mais son habileté sçavoit les découvrir & sa clémence sçavoit mieux encore les pardonner. Il étoit sans cesse occupé à appaiser son Prince pour ses ennemis. Il ne l'abordoit jamais que pour lui présenter la cause des malheureux. Enfin l'envie se tut, & les persécuteurs de-

vinrent eux-mémes les apologistes de son mérite.

Le Roi mourut sans enfans. Tous jetterent les yeux sur lui. Il saisit avec plaisir le gouvernement ; c'étoit un moyen de faire des heureux. Son amour associa à son pouvoir une personne bien digne de ce rang ; c'étoit celle qu'il avoit sauvée du l'affreux sacrifice. Sa beauté étoit moindre que sa vertu. Jamais union ne fut plus fortunée. Zoroastre trouvoit dans sa tendresse un doux délassement de ses travaux. Ils tendoient tous au bonheur de ses sujets. Le Roi qui l'avoit précédé, avoit aimé la magnificence, Zoroastre se réduisit à une noble simpli-

cité. Il croyoit que la plus sûre maniere de se faire respecter étoit de se rendre utile. Dès le premier jour il retrancha cette foule de gardes qui environne les Rois. Les cœurs de mes Sujets, disoit-il, sont ma sûreté ; je les aime, pourroient-ils me haïr ? Je les rends heureux, qu'aurois-je à en craindre ? Les impôts sur-tout lui étoient odieux. En vain lui représentoit-on que les trésors sont les forces de l'Etat, il étoit sûr de retrouver avec usure dans le trouble des orages ce qu'il laissoit à son peuple dans le calme.

Sa réputation vola bientôt hors du Royaume. L'Univers retentit du bonheur des Bactriens. Les Scithes

Scithes attirés par l'eſpérance du butin, vinrent l'attaquer. Zoroaſtre tenta tout pour leur arracher les armes. Il frémiſſoit de ſouiller ſes mains dans le ſang des hommes. Dieu puiſſant, diſoit le Philoſophe, ſuis-je donc condamné à être le deſtructeur de ceux dont le bonheur me ſeroit ſi cher. Mais enfin voyant les ennemis enhardis par ſon humanité qu'ils regardoient comme foibleſſe, il marche vers eux. Qu'un peuple eſt fort quand il combat pour une liberté qui le rend heureux! Qu'un prince eſt redoutable, quand il commande un peuple qui l'aime! Ces Scithes terribles furent de vils trou-

peaux. Le premier inſtant du combat fut celui de leur fuite, & devint celui de la clémence du vainqueur. On le voyoit courir à ſes ſoldats, s'oppoſer à leur fureur, arracher les armes de leurs mains, & forcer la férocité de la victoire à ployer ſous les droits de la nature. Il revint dans ſa capitale comblé de gloire, chéri des ſiens, redouté des peuples limitrophes, reveré de tout l'Univers.

Il jouiſſoit en paix du prix de ſes vertus. La mort vint tout-à-coup lui ravir ſa tendre épouſe. L'amour lui arracha des larmes. La ſageſſe de Zoroaſtre n'étoit pas une ſageſſe farouche, qui ſe

fait honneur d'étouffer les sentimens les plus justes. Il étoit sensible, & il ne rougissoit pas d'en donner des marques. Il se consoloit d'une perte si grande, par la prosperité de son peuple. Un orage nouveau vint fondre des côtes de l'Assyrie.

Ce vaste Empire avoit changé de face. Ses Provinces immenses plioient sous le joug d'une femme superbe. Sémiramis avoit immolé Ninus son époux. Son sang teignit les dégrés de son trône. Elle regna, elle fut heureuse, si l'on peut l'être dans le crime. Ses talens la faisoient admirer d'un peuple volage: son ambition suffisoit pour la rendre l'horreur des

ſages. Elle cherchoit à conquérir du côté de l'Orient. Jalouſe du paiſible éclat de Zoroaſtre, elle envoye une armée ſur les frontieres des Bactriens. La terre ſembloit avoir fourni tous ſes habitans ; comment une Province bornée pouvoit-elle oppoſer des défenſes à ce nombre prodigieux de combattans vainqueurs du reſte de l'Aſie ? Zoroaſtre pénétré de douleur, reſolu de périr avec ſon peuple, marchoit au-devant de ſes injuſtes adverſaires.

Un Hérault de l'armée de Sémiramis vient au-devant de lui. On menaçoit les Bactriens des dernieres extrémités : il n'étoit qu'une ſeule condition pour ſe

racheter de ce malheur. Semiramis reclamoit Zoroaſtre comme ſon ſujet, pour le punir de s'être ſouſtrait à ſon obéiſſance. Le peuple indigné eut peine à retenir ſa colere. Il demande les armes. Zoroaſtre ordonne le ſilence & avec une joie qu'il ne pouvoit contenir : Peuple cher, leur dit-il, tant qu'il s'agiſſoit de vous défendre, j'ai conſeillé la guerre. On ne demande aujourd'hui que moi, & j'irois vous expoſer à une Puiſſance maîtreſſe de l'Orient, implacable dans ſes vengeances ! Non je parts, trop heureux d'être une hoſtie immolée à votre bonheur. Des cris & des pleurs ſe firent entendre

de toutes parts. Chacun étoit prêt de donner son sang pour le conserver. On parloit de le retenir malgré lui. Il presse en vain : pour la premiere fois on est sourd à sa voix. Enfin, prenant un ton d'autorité : Si je suis encore votre Roi, leur dit-il, je vous ordonne de me laisser partir. Allez, vivez heureux, Narbaze sera mon successeur : je n'exige qu'un prix de ce bienfait ; c'est de conserver vos vertus. Il descend aussi-tôt de son trône, perce la foule qui l'environne, & suivi de tout le camp qui crie qu'on lui enleve un Pere, il se rend à l'armée qui le demande.

Le barbare Général charge

Zoroaſtre de fers & l'envoie à ſa cour de Sémiramis. Sa proſpérité n'avoit point corrompu ſes mœurs ; ſa diſgrace n'abattit point ſon courage. Au milieu de ſa captivité, il étoit toujours le même. Il paroiſſoit avec cette même ſérénité qu'on lui avoit vûe ſur le trône. Et que pouvoit lui ôter l'injuſtice ? Il portoit toujours dans ſon cœur un ſouvenir qui le rendoit heureux. Il jouiſſoit du plaiſir d'avoir fait le bonheur des hommes. La vertu étoit incommode même dans les fers à l'impure Cour de Sémiramis. On l'envoya bientôt en exil en Méſopotamie.

Ses campagnes ſont les plus

belles de l'Univers. Deux fleuves fameux fertilisent ces beaux lieux. La terre produit en abondance les besoins & les plaisirs des mortels. Un climat heureux unit toujours les fruits utiles de Pomone aux dons brillans de Flore ; mais les habitans sauvages des ces plaines fortunées connoissoient à peine les premiers droits de l'humanité. Zoroastre y parut avec le mépris attaché à la captivité. Il conduisoit les troupeaux au milieu des compagnons de ses malheurs plus vils encore que les animaux dont ils étoient les conducteurs. Quelle triste comparaison pour lui quand il songeoit à ses chers Bactriens dont ses

vertus l'avoient fait ses délices, & qu'il voyoit ces habitans farouches ! cependant il ne desesperoit pas de les adoucir. Il remarquoit que les jours de fête, ces féroces Bergers se réunissoient pour célébrer des cérémonies barbares ; il en profita. Sa sagesse enjouée attira d'abord un peuple grossier. Ensuite dévoilant peu à peu ses loix ; il leur chantoit les tendres voluptés de l'amour, il décrivoit les tranquilles plaisirs de la vie champêtre, quelquefois il leur rappelloit cet être suprême dont il leur peignoit les bienfaits : enfin il leur montra les charmes de l'humanité : il leur vanta le prix d'une société où re-

gnoit la douceur. Ces hommes restoient dans l'admiration : tous accouroient en foule pour l'entendre. On rougissoit déja des vices : on vint à aimer la vertu : bientôt on osa la suivre.

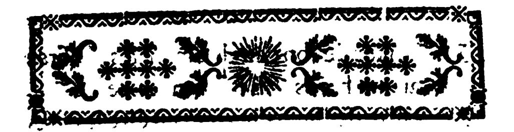
Zoroastre devint l'arbitre des Bergers. Les mœurs s'adoucirent; les querelles furent bannies: l'amitié lia les cœurs : le foible eut des secours dans les mains du riche : la volupté trouva de nouvelles douceurs dans l'innocence de l'amour : un culte pur honora l'Etre qui anime cet Univers. Les champs retentissoient du récit de ses bienfaits. Tous les sons furent formés par la reconnoissance ou marquerent la

grandeur de leur bonheur. Zoroaſtre après avoir gouverné ces peuples juſques dans une extréme vieilleſſe, mourut révéré comme un Dieu & regretté comme un Pere.

L'Univers conſerva longtems ſa mémoire. Ses Loix regnent encore aujourd'hui dans les lieux où elles ont pris naiſſance. Les Guebres ſont dépoſitaires des précieuſes vérités qu'il leur a tranſmiſes. Ils ſont répandus dans l'Orient, obligés de ſe cacher à de viles ſuperſtitions qui les perſécutent. Foibles, en petit nombre, ſans biens, ſans honneurs, ils ſont plus heureux que leurs cruels oppreſſeurs; parce qu'ils

sont les deux plus grands biens des hommes : LA VÉRITÉ ET LA VERTU.

FIN.



LE BONHEUR.

Les Dieux daignent souvent visiter les mortels.
Non ces dévots atrabilaires
Qui pensent honorer les bienfaisans autels
En plongeant le poignard dans le sein de leurs freres ;
Mais ce mortel juste, doux, généreux,
Qui recherchant son Dieu dans ses semblables
De leur bonheur fait être heureux :
Non ce Crœsus au visage orgueilleux,
A l'esprit bas, aux vœux impitoyables,
Qui s'engraisse à loisir du sang des malheureux
Mais cet Helvetius humain, ingénieux,
Qui se sert de son opulence
Pour ravir les vertus à la triste indigence
Et soulager l'artiste industrieux :
Non ce Monarque sanguinaire
Qui ne sachant briller que dans la guerre

Des larmes de ſon peuple amuſe ſes plaiſirs ;
Mais un heros qui ſage en ſes deſirs
Né maître des humains, veut en être le pere,
Qui prend comme les Dieux la foudre en ſoupirant,
Cómme eux, ſur ſes Rivaux, la lance en triomphant,
Comme eux á la pitié remettant ſon Tonnerre,
Pouvant les écraſer, préfere leur bonheur :
Non, ce noir verſificateur
Que déchire l'envie & que la haine accable,
Qui ſe ſert d'un talent aimable,
Pour conſacrer les traits de ſa fureur ;
Mais ce Philoſophe agréable
Qui dans l'état obſcur ou le ſort la réduit
Forme ſon cœur, élève ſon eſprit,
Eclaire ſa raiſon & l'embélit des Graces,
Qui par les ſons d'un luth harmonieux
Des chagrins paſſagers ſait calmer les diſgraces :
Chante la majeſté du ſouverain des Dieux
Où LOUIS ſa fidéle image,
Les exploits des Héros, le bonheur des Amis,
Les ſolides plaiſirs du Sage,

Les douceurs de l'Amour, les charmes
d'Eucharis.

Un jour j'étois couché sur un lit de verdure.
Le plus beau des printems regnoit dans nos
climats.
Flore à sa suite embélissoit ses pas.
Le vif éclat dont brilloit la nature,
L'encens des fleurs qui parfumoient les
airs.
Le ramage enchanteur de mille oiseaux di-
vers,
Des zephirs le leger murmure,
Un ruisseau de qui l'onde pure
S'échappoit en grondant du sein de deux
côteaux :
Tout m'invitoit aux douceurs du repos:
Tout du bonheur me retraçoit l'image.
J'y pensai, je cherchai comment on est heu-
reux.
Une foule d'objets vint s'offrir à mes vœux.
Ils en montroient d'abord le riant avantage.
Une charmante aurore annonçoit un beau
soir :
Mais je ne sçais comment un horrible nuage
Venoit toûjours en effacer l'espoir.

La fortune traînant la pompeuse opulence

Vint la première étaler ses appas.
L'éclatante magnificence,
Des esclaves en foule attachés à ses pas,
Un peuple de flateurs rampant sous sa puissance;
Les plaisirs sourians qui lui tendoient les bras,
Tout demandoit la préférence.
Mais j'appris qu'on formoit une vaine espérance,
Quand des vertus on faisoit quelque cas,
Qu'il falloit quelquefois accabler l'innocence,
Et sçavoir embrasser les plus noirs attentats.
Je vis près d'elle l'arrogance
Qui conduisoit la dureté...
Loin, lui dis-je, aussi-tôt cette félicité.
Fortune, j'aime mieux tes plus tristes disgraces,
Qu'un bonheur sans humanité.

L'ambition menant les honneurs sur ses traces,
Vint s'offrir à ma vanité:
Des flots de Courtisans assidus auprès d'elle
Lui présentoient leurs dons d'un front respectueux.

Dès que la puiſſante immortelle
Avoit conſacré les heureux,
L'Univers en tremblant ſe courboit devant eux.
Mais une baſſe complaiſance
Etoit la route à cet éclat pompeux.
On devoit adorer la ſtupide puiſſance,
Trahir ſes ſentimens, flatter le vicieux;
Dévorer les affronts, benir les injuſtices.
D'ailleurs les horribles ſupplices
Suivoient de près ſes plus tendres faveurs:
Souvent les profonds précipices
S'ouvroient ſous les ſentiers qu'elle couvroit de fleurs.

La gloire me montroit de brillans avantages.
L'eſtime eſt à nos yeux un bien des plus flateurs.
Heureux, dit-on, qui peut entraîner les ſuffrages
Par d'auguſtes exploits ou d'aimables talens.
Mais ce phantôme imaginaire
Ne brilloit que quelques inſtans.
La volage faveur dictoit ſes jugemens.
Souvent la Déïté légere

Se plaisoit à l'orner des plus vives couleurs.
Les Mortels enchantés prodiguoient les honneurs.
Puis tout à coup sa quinteuse colere
Ravissoit avec bruit ses frêles ornemens
Et le livroit à d'éternels outrages.
Si quelquefois ses dons constans
De festons immortels couronnoient ses ouvrages,
L'affreuse Envie assiégeant leurs côtés
Sur leur char lumineux invoquoit les orages.
Le Mensonge accourant à ses cris répétés
De toute part grossissoit les nuages.
La foiblesse timide & le vice irrité
Prêtoient leur aveugle influence :
Et les foudres lancés par la crédulité,
Venoient frapper leur timide innocence.

La volupté me vantoit ses douceurs,
La beauté toujours auprès d'elle,
Par un sourire attiroit tous les cœurs.
Des Graces la troupe immortelle.
Ornoit son front, & piquoit ses desirs.
Les jeux, les ris & les soupirs,
Les tendres soins, les heureuses allarmes,

De la Déeſſe embeliſſoient les charmes.
Plus loin, les folâtres plaiſirs
Au front touchant, aux douces larmes,
Livroient les ſens au tranſport enchanteur;
Je croiois toucher au bonheur.
Soudain auprès de ces délices
Je vis cachés les odieux caprices.
L'eſpoir menteur, l'accablante rigueur,
La tirannique jalouſie,
Les froids dégoûts, la perfidie,
Les regrets, les remords, les tourmens, la fureur,

Le bonheur, m'écriai-je, eſt-il une chimere?
Grand Dieu, qui dans mon cœur a placé le deſir,
Il n'eſt donc point un flambeau qui l'éclaire,
Une voix qui l'appelle à l'innocent plaiſir.
C'eſt un ardent dont le faux jour m'égare,
Qui me mène aux malheurs ou me traîne aux forſaits.
Hé quoi! pour l'homme ſeul ta main eſt-elle avare?
Ce vil Agneau content de tes biẽfaits
Broute tes champs, bondit ſur cette herbe fleurie,

ÉGLÉ.

AMour, disois-je, amour, Dieu d'ennuis,
Dieu d'allarmes,
Que tes attraits tyrannisent un cœur!
Heureux qui de tes charmes
Sait dédaigner la trompeuse douceur!
L'Amour m'entend, il vole, il arrive en
fureur.
C'est trop, dit-il: enfin terminons la que-
relle.
J'apporte deux billets : l'un te remet mes
droits.
Je t'y promets une fuite éternelle;
L'autre à jamais t'engage sous mes loix,
Et te défend le plus leger murmure.
Signe un des deux, refléchis bien, fais choix.
Je tiendrai notre accord, mais crains d'être
parjure.
Moi charmé, triomphant, je saisis le pre-
mier.
Ma main déja commençoit à souscrire.
Eglé paroît, j'arrête, je soupire ;
Je le déchire & m'enchaîne au dernier.

A M. L'ABBÉ ***

C'En eſt fait, j'ai briſé ma chaîne.
Un Dieu puiſſant m'a conſervé :
Un Dieu protecteur m'a ſauvé :
Une obéiſſance inhumaine,
Alloit m'enchaîner à l'Autel.
Victime d'une loi ſuprême,
J'allois ſubir l'arrêt cruel
Qui me raviſſoit à moi-même.
Déja des Prêtres odieux
Préparoient les liens horribles.
Déja le miniſtre des Dieux
Me dictoit les ſermens terribles
Qui devoient captiver mes vœux.
L'injuſte Démon de l'envie.
A ſoufflé ſa noire fureur,
Par la main de la calomnie
J'ai vû briſer ces nœuds d'horreur.

Doux mouvemens de la nature
Renaiſſez céleſtes deſirs.
Brillans amours, tendres ſoupirs,
Etouffez la vile impoſture
Qui fait un crime des plaiſirs.

Ne craignez plus un vain murmure,
Doux enfans de ma liberté
Revenez, troupe aimable & pure,
Ramenez la félicité.

Suspendons ces chaînes brisées
Aux myrthes heureux de Paphos.
Déchirons ces sombres livrées
Monumens de mes noirs travaux.
Accourez, rendez-moi ma lyre;
Resonnez sublimes accens;
Amis partagez mon delire.
Joignez votre voix à mes chants.
Portez les fleurs, donnez l'encens.
Venez dans ce lieu solitaire
Je veux sous ces berceaux charmans
Honorer le Dieu tutelaire
Qui me rend vos embrassemens.
Que le Dieu des repas brillans
Préside à ce riant mystere.
Que les ris, les folâtres jeux
En réglent la cérémonie.
Q'un Faisan immolé par eux
Soit la victime qui m'expie.
Que les flots d'un Beaume fumeux
Arrosent cet autel joyeux.

Où ma liberté sacrifie
Qu'au lieu de Cantiques Thalie,
Inspire les vives chansons.
Qu'Apollon laisse à la Folie
Le soin d'en diriger les sons.
Que l'aimable & tendre Sylvie,
Que les Graces suivent toujours,
Sur leurs pas mene les Amours,
C'est la galante hiérarchie
Où je consacre mes beaux jours.

Abbé, je le sçais. L'opulence
Ne sourit point à ces projets.
Les honneurs, la dévote aisance
Pouvoient flatter mon espérance.
Mais ce phantôme vû de près
Que présente-t-il? mille peines;
Des faux plaisirs, des vrais malheurs:
Des routes sans cesse incertaines
Qu'assiégent les pâles terreurs,
Ou marche en tremblant la bassesse,
Rampant sous un fat protecteur
Dont elle encense la foiblesse:
L'envie armant la main traitresse:
De l'ami volage ou méchant
Ou d'un sot crédule, imprudent:
Des refus moins durs que les graces

Qu'on vous accorde avec hauteur :
Et la contrainte & les disgraces . . .
Laissons un éclat imposteur
A l'illusion du vulgaire.
Dans une pompeuse misere
Laissons-le chercher le bonheur
Je l'ai dans mon indépendance,
Dans mes amis, dans ta constance ;
Ma lyre, l'étude & mon cœur.



LETTRE

A UN

GENTILHOMME

DE PROVINCE

OU

REFUTATION

D'UN LIBELLE INTITULÉ

ZOROASTRE,

Histoire traduite du Chaldéen.

Ouvrage charmant inspiré par la plus tendre humanité et la tolérance. par conséquent fait pour déplaire aux sots et cafards.

a l'enseigne du fanatique druyde

M. DCC. LI.

LETTRE A UN GENTILHOMME DE PROVINCE.

Monsieur,

Votre amour pour les Lettres, vous intéresse à tous les Ouvrages qui méritent quelque considération, & votre probité vous rend sur-tout attentif à tous ceux qui ont quelque rapport avec une religion que vous aimez. C'est à ces deux titres que je vous dénonce un Libelle intitulé : *Zoroastre : histoire tra-*

duite du Chaldéen, imprimé, dit-on, *à Berlin, à l'enseigne du Roi Philosophe.* Il y avoit déja quelque tems que l'impiété avoit fait tréve. Cette petite Brochure renouvelle la guerre. Depuis le commencement jusqu'à la fin, les pages en sont consacrées au Deïsme. C'est une maladie épidémique de ce siécle, il semble qu'on ne puisse faire preuve de talens qu'en attaquant des vérités respectables. Inutiles efforts! la religion est un Colosse, des Pygmées peuvent bien y diriger leurs foibles armes; ils peuvent même montrer quelque adresse à les manier; mais ils ne feront qu'en émousser la pointe, sans jamais en entamer l'objet.

On voit en tête une épigraphe qui demasque l'Auteur.

Nec vanos timuit strepitus Acherontis avari.

Elle est cependant assez mal trouvée. Qui ne croiroit qu'on se propose de détruire l'immortalité de l'ame ? On la reconnoit par-tout.

L'Epître Dédicatoire est adressée à l'Auteur des Mœurs : Ce Livre, criminellement ingénieux où l'on a essayé le triomphe de l'impiété en la montrant parée de la morale du Christianisme.

La Préface acheve de mettre les sentimens de l'Ecrivain à découvert. Sous prétexte de vanger Zoroastre on lance des traits de tems en tems. En voici quelques-uns. *Les Indiens invoquent le Diable (car les chimeres ont des adorateurs.)* Ensuite : *les Guebres n'ont point d'autres crimes que de rejetter des vérités sublimes ; mais qu'ils ont le malheur de ne vouloir point admettre, parce que leur raison les désavoue.* On ne pourroit les

blâmer de rejetter les vérités du Christianisme, si leur raison le désavouoit; mais c'est-là une calomnie. Nos misteres ne sont point contredits par la raison: au contraire même, elle démontre les sources d'où ils fluent. On veut faire entendre qu'on ne donne qu'une traduction au Public; C'est un stratagême usé dont personne ne sera la dupe. Venons au corps de l'ouvrage.

Qui ne croiroit en lisant un titre qui porte la vie de Zoroastre, qu'on auroit des Dissertations savantes qui porteront quelques lumieres sur la vie de ce fameux Philosophe, qu'on discuteroit avec soin ses Dogmes, & qu'on examineroit s'il est véritablement l'Auteur des deux principes, qu'on montreroit l'enchaînement de ses Sectateurs, & qu'on les suivroit jusqu'aux Guebres

qui le reconnoissent pour leur Chef?
Point du tout : Le vrai Zoroastre disparoît, on en substitue un autre, qui est un prétendu esprit fort, qui secoue ce qu'il lui plaît d'appeller préjugés, dévoile la religion naturelle, & tend à renverser toutes les révélations. C'est l'Auteur qui se peint sous ce nom. C'est un bel esprit moderne qui se couvre du manteau d'un Philosophe ancien.

On commence par une description fleurie de l'innocence des premiers âges. Après on voit un portrait affreux des tems qui les suivirent. L'Univers étoit plongé dans l'erreur. *Un Sage paroît & ose montrer la vérité aux mortels.* Ce Sage on l'appelle Zoroastre. On le fait naître deux mille ans avant J. C. on le suppose fils d'un Prêtre de Belus; mais sa raison formée dès l'enfance

reconnoît qu'on lui présente le mensonge & cherche la vérité qu'il lui faut substituer. Comme il ne la trouve point chez lui, il se met à courir le pays pour la découvrir. C'est un Aventurier du premier ordre. Il ne paroît pas qu'on le suppose longtems dans sa route. Cela étant, il faut qu'il ait volé; car il parcourt tout le monde connu alors. *Il marche à travers la Mésopotamie, l'Idumée, les Déserts de l'Arabie, l'Egypte*, où l'on a le plaisir de lancer quelques Sentences contre les Prêtres. Il n'est pas encore à la dixiéme partie de ses voyages: il passe toute l'Afrique, toute l'Europe. Enfin fatigué, & on le seroit à moins, las de chercher toujours & de ne trouver rien, il prend la résolution de retourner dans son pays. On le suppose dans cette partie

du monde que nous appellons aujourd'hui la Tartarie. Je vous donne en cent à deviner quel chemin on lui fait prendre pour retourner dans l'Assirie. On le fait passer par le Bosphore, c'est-à-dire, qu'on allonge de trois ou quatre cens lieues. Heureusement il y rencontre une vallée delicieuse que l'on peint avec les couleurs les plus brillantes. On se plait à *l'embellir* beaucoup. Ce mot y est répeté trois fois. Zoroastre frappé des graces de ces lieux, réflechit sur la main qui les a formés. Il y reconnoît un Dieu. Il ne peut concevoir comment un Etre si sage auroit voulu laisser ignorer aux hommes leurs devoirs. Il se persuade qu'ils sont écrits dans son cœur, & il veut les y chercher. Pour cela il descend dans une grotte qui se trouve-là fort-à-propos, & on

ne manque pas de faire observer qu'il ne devoit pas y mourir de faim, parceque heureusement la vallée lui fournissoit des fruits en abondance. Là, ce Philosophe solitaire se forme un systême de morale, excellent en lui-même, mais semé d'allusions malignes & fausses, & de réflexions qui tendent au libertinage. Il sort enfin de sa taniere après un mois, bien résolu de faire le convertisseur ; mais malheureusement par-tout où le traite de fou. Je vous laisse à penser si l'on a bien tort. Chassé de toute part, il passe en Bactrianne. Il trouve en arrivant un sacrifice qu'on y préparoit, on en voit une description détaillée. Un Roi paroît avec toute sa Cour autour d'un bucher. Des Sacrificateurs, un peuple infini attendent la victime ; c'est une jeune Vierge de

quinze ans que l'on va immoler à Bra-mane Dieu tutelaire de ces climats. Le tendre Zoroastre s'interesse pour elle. Il court aux Prêtres pour la leur ravir. Les Prêtres ne veulent pas la rendre. On se bat de part & d'autre. Le peuple se range du parti de Zoroastre & cela tout d'un coup, & les Sacrificateurs s'en retournent dûment pelottés & bernés.

Mais c'est le Roi qui joue un personage singulier. Vous croyez peut-être qu'il use de son autorité pour appaiser le tumulte: nullement. Il aime apparament le bruit: car il reste paisible spectateur du combat, ou plutôt c'est un bon-homme qui n'ose s'en mêler. Il retourne dans son Palais agité de mille pensées, le pauvre homme n'en dort pas, mais le matin il a un

cruel réveil, le Grand-Prêtre vient lui annoncer que le Dieu Bramane lui a apparu en rêve, & a menacé de le perdre lui & tout son Royaume, si l'on ne lui livre incessament la victime & l'infame Etranger qui a osé souiller ses mysteres. Le bon Prince qui aime assez Zoroastre, & qui n'ose pas tout à fait refuser le Grand Prêtre, lui propose de le faire juger au Conseil. En effet la chose s'exécute, Zoroastre y plaide sa Cause avec beaucoup d'éloquence, il y expose toute sa doctrine & est renvoyé absous. Cependant le Roi est impatient d'entretenir le Philosophe, il l'appelle quelques jours après. On demandera peut-être pourquoi il ne le fait pas venir tout d'un coup: c'est qu'il faloit donner à Zoroastre le tems de s'instruire dans la religion Bra-

crime. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un Philosophe, qui de l'aveu de son Apologiste, naît deux mille ans avant J. C. trouveroit dans la Bactriane les principaux Dogmes de l'Auguste Religion que nous professons ? Ce sont eux-mêmes que, sous le voile d'un coupable déguisement, on cherche à tourner en ridicule. Vous allez juger avec quelle bonne foi ils y sont exposés ; *un crime leger*, dit-on, *une frivole desobéissance commise, il y avoit cent siécles, par les Auteurs de notre origine, avoit irrité Bramame contre leurs malheureux descendans.* Je demande à tout homme équitable, si l'on peut appeller un crime leger, une révolte contre les ordres du Dieu le plus bienfaisant, du Pere le plus genereux. Continuons ; *une innocente postérité, des enfans même*

la mém fais un trau je cherche en lui Idea

expioient, par des peines affreuses un crime qu'ils ignoroient. Que de fautes, Monsieur, dans cette pharse! 1°. le terme *d'expioient* n'est pas juste; on parle ici de l'Enfer, & il n'y a point d'expiation dans ce lieu. 2°. on attaque comme Dogme ce qui n'est qu'une opinion: la plus part même des Théologiens ne croient point que les enfans souffrent des peines affreuses. avançons. *Il falloit pour mériter ces heureux Privilèges passer en naissant par les eaux du Fleuve Oxus.* On voit clairement qu'on designe ici le Batême, & cela est faux, puisque la charité parfaite, c'est-à dire la véritable vertu & le desir de s'y purifier, peuvent suppléer à ces ondes salutaires. Encore: *La vertu qui n'avoit point eu cette expiation tomboit confonduë avec le*

Scelerats dans les noirs abîmes du Tartare, tandis que le Parricide trempé dans ses eaux s'élevoit avec l'innocence aux séjour des heureux. Quelle infidélité dans cette exposition ! ne diroit-on pas qu'il suffit aux plus grands criminels de se plonger dans les fonds sacrés ? cependant il est constant qu'il faut encore aux Adultes une sincere douleur de leurs crimes, & une vive résolution d'y renoncer. Ensuite : *l'amour des parens, l'amour conjugal étoient opposés à la perfection :* Autre chimerique imputation, puisqu'il est certain que dans le Christianisme même un époux tendre peut devenir aussi parfait qu'un fervent Anachorete. Mais que dire de la phrase qui suit ? *L'oisiveté étoit le comble du mérite.* Quoi,

l'oisiveté seroit le comble du mérite dans une Religion, qui prêche continuellement les austerités de la Pénitence, ses travaux, ses combats, la nécessité de s'aimer & de se soulager les uns les autres, de se rendre utiles à la société, & surtout à tous les malheureux ! c'est pourtant sur ces phantômes que portent les critiques de ses Adversaires. C'est sur ces idées que tonne Zoroastre. Il fait entendre au Roi que : la Religion & le bonheur des peuples sont liés. Cela est vrai ; mais ce qui suit l'est-il ? Le Christianisme présente-t-il *un Dieu tiran des hommes*, lui qui peint un Dieu qui les chérit, un Dieu qui les veut tous sauver, un Dieu qui descend du Ciel & verse son sang pour les mener au bonheur

heur ? Eſt-il vrai qu'il n'inſpire point l'humanité, lui qui ordonne de pardonner ? C'eſt peut dire, de faire du bien, de chérir même ſes plus cruels ennemis. Le reſte des avis de Zoroaſtre eſt plein de témerité. Il y en a quelques-uns de ſages, & ceux-là conſpirent avec la ſainte Loi que nous profeſſons. Il eſt aiſé de flétrir la Religion Chrétienne quand on la calomnie. Mais ſes Partiſans ont un avantage bien prétieux : Ils peuvent en un moment en faire l'apologie : Ils n'ont qu'à la montrer. Revenons à l'ouvrage. Le Roi ſuit les avis de Zoroaſtre. Tout change, dit-on, dans l'Etat. Le travail & le bonheur prennent la place de la pareſſe & de l'infortune. Le Roi meurt ſans enfans, le Philoſophe prend ſa

place. On ramene ici la jeune personne qu'on avoit oubliée. On le marie avec elle. Il ne songe plus qu'à la félicité de ses peuples, il casse sa garde; il en avoit pourtant bien besoin dans un pays où il avoit fait de si grandes innovations; il ne veut pas même d'impôts. Comment soutenir la dignité & les charges de son Royaume? c'est ce dont on se met fort peu en peine. Les Scithes viennent l'attaquer, d'abord on croiroit qu'il a peur; il devient tout d'un coup Capitaine. Il bat les Scithes, perd sa femme, tous les bonheurs lui arrivent à la fois, mais un orage nouveau vient troubler ce calme. On suppose que Semiramis vivoit alors; la Chronologie ne s'accorde pas trop bien avec cette époque, mais la

plaisanterie Deplacee et Digne d'un Pareil ouvrage et du Plat Particulier qui la faitte

ſçience n'eſt pas ce qui brille le plus dans cet ouvrage. Cette Reine envoye une armée pour reclamer Zoroaſtre comme ſon ſujet. En vérité cette particularité n'honore pas beaucoup la mémoire d'une Princeſſe ſi prudente. Zoroaſtre qui ignore d'abord le deſſein de Semiramis, marche au devant de ſon armée, réſolu de périr avec ſon peuple, mais auſſitôt qu'il connoît l'intention de cette Reine, il veut lui-même s'aller livrer entre ſes mains pour s'immoler au bonheur de ſes ſujets. On applaudit beaucoup à la généroſité de ce Prince; mais n'a-t'on pas raiſon d'être indigné des peuples qui en permettent ce ſurprenant effet? En vain veut-il partir malgré eux. Leur reconnoiſſance doit les engager à le retenir malgré lui-même. Il va au camp de Semiramis. On l'envoie

de-là à Babylone : que croyez-vous qu'il devienne ? Un Berger, un misérable Pâtre ; mais sa vertu change sa houlette en sceptre, & il regne au milieu des compagnons de sa misere.

Vous voyez, Monsieur, que le Zoroastre de l'histoire est bien différent de celui que je vous présente : c'est à vous à juger s'il a gagné à la Métamorphose. Il est plus impie, est-il plus sage ?

Au reste, le style de cet ouvrage est animé, brillant, trop fleuri, chargé d'épithetes & d'images gracieuses : mais qui ne sont pas toujours justes. L'on y voit beaucoup de négligence. On sent que l'Auteur l'a composé avec rapidité. Heureux s'il se servoit de cette facilité pour soutenir la vérité & non pour étayer l'erreur : heureux, s'il

comprenoit qu'il n'y a de plaisir véritablement flateur que dans l'estime des hommes vertueux ; & qu'elle est toujours la récompense de celui qui aime la religion & la défend, & jamais le partage des téméraires qui l'attaquent.

Je suis, M.

Votre, &c. Zoïle


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06227 1047